

A peine les quatre marins venaient-ils de rentrer dans le cabaret, que trois hommes de mauvaise mine en sortirent.

Ces hommes, contrebandiers, bandits et portefaix tout à la fois, déhanchés à la façon de nos modernes *rodeurs de barrières*, déguenillés comme des *lazzaroni napolitains* ou comme des *leperos mexicains*, se dirigèrent en droite ligne vers la chaloupe, en jetant de minute en minute derrière eux un regard oblique afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

Le jeune matelot, voyant s'approcher ces sacrifiants qui lui semblaient à bon droit suspects, se leva, remit son livre dans sa poche et s'assit sur l'avant de la chaloupe.

Les trois hommes avançaient toujours ; ils se parlaient vivement et à voix basse : leurs figures hideuses et flétries exprimaient la convoitise et la brutalité.

Ils n'étaient plus qu'à cinq ou six pas du jeune matelot.

"Halte là ! leur dit ce dernier, que voulez-vous ?"

Les bandits se consultèrent.

L'un d'eux répondit en un français à peu près inintelligible :

"Nous voulons le vin et les jambons qui sont là-dedans, et nous les aurons. Nous sommes trois et tu es seul... Ote toi de notre chemin et nous ne te ferons pas de mal..."

La matelot était sans armes.

Il saisit un des avirons, et, le brandissant au-dessus de sa tête, il cria d'une voix tonnante :

"Arrière, canailles !"

Puis il ajouta, de toute la force de ses poumons ; "A moi, les Français !... à moi les camarades du *Marsouin* à moi !!!"

Il n'avait pas achevé, que déjà les bandits s'étaient précipités sur lui. Deux d'entre eux arrachèrent de ses mains son aviron. Le troisième, se jetant à plat ventre et rampant comme un serpent, le saisit par les jambes et le renversa.

Le Français sentit un genou sur sa poitrine et il vit briller au-dessus de sa tête la lame aiguë d'un long couteau catalan.

Il recommanda son âme à Dieu, puis au lieu de demander grâce il cria pour la quatrième fois, mais d'une voix étouffée :

"A l'aide !... à moi, camarades !..."

L'Espagnol répondit par un ricanement sinistre. C'en était fait du matelot sans l'intervention providentielle d'un auxiliaire inattendu.

A peine cette lutte inégale venait-elle de s'en gager, que, le jeune pâtre, armé d'un bâton court et noueux, bondissait sur les agresseurs, avec la souplesse et la foudroyante impétuosité d'un jaguar.

Il frappa de sa massue improvisée le bandit au long couteau, et le renversa sans connaissance sur le sable, ensuite décrivant un moulinet terrible et rapide, il fit reculer les deux autres gredins qui ne se souciaient que médiocrement d'avoir la tête fendue ou les bras cassés.

Tout ceci, bien entendu, ne s'était pas accompli sans beaucoup de bruit.

Les matelots, mis en éveil par le tapage et les appels réitérés de leur camarade, parurent sur le seuil de la posada. Un seul regard les mit au fait, et ils accoururent de toute la vitesse de leurs jambes.

Naturellement les deux bandits ne les avaient point attendus ; ils se dirigeaient vers le cabaret en suivant une ligne courbe, afin d'éviter la rencontre des Français, et en poussant des clameurs bizarres.

Ces clameurs firent sortir de la posada et des massifs touffus de chênes verts qui s'étendaient à l'entour, une douzaine d'Espagnols vêtus de haillons comme les premiers et pourvus comme eux de tournures et de visages médiocrement rassurants.

Les bandits racontèrent en peu de mots ce qui venait de se passer, montrèrent le corps étendu sur le sable, et alors tous ensemble, le couteau à la main, se ruèrent dans la direction du canot, avec ce cri cent fois répété :

"Mort aux Français !..."

A l'aspect de ces assaillants nombreux et féroces, les cinq matelots comprirent qu'ils allaient être massacrés sans défense possible et sans miséricorde

s'ils n'avaient le temps de remettre à la mer la chaloupe échouée et de s'embarquer avant l'arrivée des assassins.

L'imminence d'une horrible mort décupla leurs forces ; ils appuyèrent leurs épaules vigoureuses à la proue de l'embarcation, la carène glissa sur le sable, qu'elle entaillait profondément, l'arrière fit jaillir l'eau salée, la chaloupe était à flot.

En ce moment cent pas à peine séparaient les Français et les Espagnols. Ces derniers voyant que la proie convoitée leur échappait, ne couraient plus, ils bondissaient.

Déjà les matelots, assis sur leurs bancs, bordaient les avirons. Seul, le plus jeune d'entre eux n'était pas encore embarqué.

"Hâte toi, Philippe ! lui crièrent-ils, le temps presse !"

"Nous sommes des lâches !... répondit le jeune homme ; nous abandonnons à la vengeance de ces misérables ce courageux garçon qui m'a sauvé... qui nous a sauvés tous !..."

Et il désignait le pâtre, debout, immobile, appuyé sur son bâton noueux, et impassible en apparence comme un Indien aux oreilles duquel retentit le chant de mort poussé par une tribu ennemie.

"Eh bien ! répliqua l'un des matelots, qu'il vienne avec nous, mais qu'il se hâte !..."

Le moment était peu favorable pour entamer un dialogue ; aussi le jeune Français, sans prononcer une parole, saisit le pâtre espagnol à bras le corps, le poussa ou plutôt le porta vers la chaloupe dans laquelle il s'élança avec lui.

Les avirons plièrent alors sous l'effort des bras robustes, et la chaloupe glissa comme une mouette en creusant un sillon écumeux dans la mer tranquille.

Arrivés une ou deux secondes trop tard, les bandits lancèrent aux Français quelques cailloux inoffensifs, qui ne blessèrent personne, et ils exhâlèrent en imprécations et en b'asphèmes leur impuissante rage.

Le jeune matelot avait fait asseoir le pâtre à côté de lui, à l'arrière.

"Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il dans un espagnol de fantaisie.

— José Rovero. Et toi ?

— Philippe Levallant," répondit le Français.

Puis, après un silence, il ajouta :

"Je te dois la vie. Je suis ton ami pour la vie. Donne-moi ta main."

Le pâtre ne comprit pas ces paroles, mais il vit la main tendue vers lui, dans laquelle il mit la sienne en souriant.

Au bout de trois quarts d'heure la chaloupe accostait le *Marsouin*.

Un rapport immédiat fut fait au capitaine des événements que nous venons de raconter.

"Ah ! les gredins ! s'écria le brave homme, vieux loup de mer breton, jadis maître d'équipage dans la marine royale avant d'être capitaine, ah ! les gredins ! Quant au jeune gars, c'est un bon garçon. Amène-le, je vais lui parler."

Deux minutes après, le pâtre franchissait le seuil de la cabine du capitaine.

Ce dernier parlait l'espagnol avec incorrection, mais avec facilité.

Ses premiers mots furent ceux-ci :

"Ma foi, je ne m'en dédis pas, tu es un bon garçon, mon gars... Tu as rendu un grand service à mes hommes, par conséquent à moi, et je m'en vais te donner vingt-cinq piastres."

L'Espagnol secoua la tête négativement.

"Comment, s'écria le capitaine, tu refuses !

— Oui.

— Et pourquoi ?

— Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour de l'argent.

— Je le crois, mais l'argent ne gâte rien...

— Il gâterait pour moi le souvenir de ce que vous appelez un service rendu."

Etonné de ce langage, le capitaine regarda avec plus d'attention son interlocuteur et fut frappé de la beauté de son visage et de la noblesse naturelle de son attitude. Il continua :

"Quel motif t'as poussé, mon gars, à prendre parti pour un Français contre tes compatriotes ?

— Les voleurs n'ont point de patrie... les meurtriers ne sont pas mes frères... D'ailleurs trois hommes en attaquaient un seul... c'était

lâche ! Tant que je le pourrai, je frapperai les lâches, et je me mettrai toujours du côté de la faiblesse contre la force...

— Brave garçon ! murmura le capitaine, brave garçon !"

Puis s'out haut :

"Ton nom ?

— José Rovero.

— Ton âge ?

— Dix huit ans.

— Que fais-tu ?

— Je suis hidalgo et je mène paître les chèvres."

Ici, nous devons dire, entre parenthèses, que presque tous les Espagnols ont la prétention plus ou moins bien justifiée d'être gentilhommes. Leurs guenilles, bien souvent, leur tiennent lieu de parchemins.

Le capitaine reprit :

"Quelle est la profession de tes parents ?

— Je n'ai plus de parents, je suis orphelin.

— Pauvre gars ! Enfin, où vis-tu ?

— Dans une ferme, où je gagne de mon mieux le pain que je mange.

— Tu me parais intelligent. Sais-tu lire et écrire, par hasard ?

— Je ne sais rien, mais j'essaie d'apprendre.

— Tout seul ?

— Oui.

— Comment.

— J'ai trouvé un livre, j'étudie les caractères de ce livre, je me donne beaucoup de peine, mais je finirai par savoir..."

— Tiens-tu considérablement, mon gars, à retourner dans cette ferme où tu gardes les chèvres ?

— Non, personne ne tient à moi et je ne tiens à personne.

— Si je te proposais de rester à bord de mon navire et de devenir un de mes matelots, accepterais-tu ?...

— Oui, plus d'une fois déjà la pensée de m'embarquer m'est venue... On dit que le monde est grand et j'ai envie de voyager..."

— Eh bien, c'est une affaire entendue... Je vais te faire inscrire sur les rôles de l'équipage... Viens avec moi..."

Le capitaine quitta sa cabine, emmena José Rovero sur le pont et dit aux matelots :

"Mes garçons, voici un nouveau camarade... L'Espagnol reste avec nous. Qu'on lui donne une jaquette et une culotte... Je triple pour aujourd'hui la ration de vin et d'eau-de-vie, afin que vous puissiez boire à la santé de ce jeune gars !"

Un tonnerre d'acclamations accueillit la courte harangue du vieux loup de mer.

José Rovero fut entouré, fêté, embrassé avec enthousiasme.

"N'oublie pas que nous sommes amis, à la vie à la mort ! lui dit Philippe Le Vaillant ; tu es mon matelot... Je t'apprendrai le français, nous ne nous séparerons plus... Ce matin je n'avais pas de frère, maintenant j'en ai un !..."

Dans le langage pittoresque du gaillard d'avant (pour lequel je renvoie mes lecteurs aux romans maritimes de mon ami G. de La Landelle) ces mots, adressés par Philippe Le Vaillant à José Rovero : *Tu seras mon matelot !* avaient une signification plus étendue, peut-être, et plus complète que ceux-ci : *C'est entre nous à la vie à la mort !*...

En effet, pour les marins de tous les pays, l'expression : *Etre le matelot d'un camarade*, a de tous temps impliqué l'idée d'une affection et d'un dévouement réciproques auprès desquels la classique tendresse d'Oreste et de Pilade, de Damon et Pathyaa, de Nisus et d'Euriale, n'était qu'un attachement stérile et froid.

Philippe et José devinrent donc des amis intimes, des compagnons inséparables. Philippe apprit le français à José ; José enseigna l'espagnol à Philippe

Ce dernier appartenait à une famille aisée du Havre. Son père gagnait de l'argent comme constructeur de canots et de chaloupes. L'un de ses oncles, âgé et sans enfants, possédait une petite fortune réalisée dans le commerce, Philippe s'était embarqué à bord d'un navire marchand afin d'apprendre le métier de marin et de se mettre à même de commander par la suite un brick ou une goëlette... Il aimait la mer, il avait de grandes aptitudes commerciales ; il adorait le travail, et